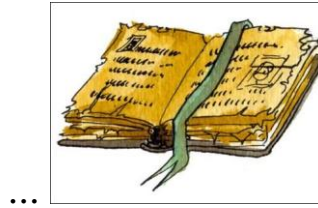


LE PERSONNAGE

UN PEU DE CULTURE LITTÉRAIRE

Le personnage de roman, le retour



La mort annoncée du personnage était une fable.

La preuve : depuis 2009, le personnage de roman a refait son entrée dans les objets d'étude du baccalauréat de français d'où il n'aurait jamais du disparaître.

Sans lui pas de langage, pas de passions, pas d'actions, pas de vraisemblance, pas d'existence, pas de conscience phare qui réfléchit le réel, par lequel le réel se transpose, se réfracte, s'impose aussi.

Sans le personnage, pas de récit.

Certes il ne constitue pas toute l'histoire, mais il en est une sorte de pivot, de ressort, de fondement.

Il est le lieu même d'une histoire possible, les philosophes diraient : le personnage, c'est la « condition de possibilité d'un récit ».

Le personnage existe parce qu'il est tourné vers les choses, qu'il est à la source de leur perception, ou qu'il est reconnu par autrui, ou dans une interaction avec autrui, ou avec lui-même (même si très vite cela tourne en rond).

Même le Nouveau Roman qui a réduit le personnage à ses seules capacités perceptives et émotives, qui le situe dans un espace plus ou moins intemporel ne peut totalement s'abstraire de cette notion fondamentale de « personnage ».

Les Instructions officielles, pour une fois pas totalement ineptes admettent de nouveau que le personnage de roman puisse participer de la culture littéraire et que le monde ne se révèle que dans et à partir d'un sujet, d'un moi, d'une conscience phare :

« À partir des questions que soulève l'étude des personnages, il s'agit d'aborder le roman comme une forme littéraire privilégiée de représentation de l'homme et du monde. En situant une œuvre dans son contexte littéraire, historique et culturel, on s'interroge sur l'évolution du genre romanesque ».

Le personnage entre Histoire et individualité

Or, cette notion évolue avec l'idée que nous nous faisons de la personne humaine, de sa place dans le monde, et de sa responsabilité aussi.

Le romancier américain Saul Bellow dans son « Discours du Prix Nobel » en 1976, rappelait combien la condition d'être humain était aujourd'hui difficile à définir. C'est sans doute vrai.

En Europe (et sans doute ailleurs) le personnage est engagé dans la vie sociale et plus ou moins porteur de valeurs fortes de la société. Mais il est aussi susceptible de mettre en cause, par son existence, les valeurs d'échange de la société.

En d'autres termes, même si elle revêt une certaine importance dans le récit, la quête n'est pas toujours la caractéristique première des personnages.

Il peut simplement « représenter » (un monde, un système de valeurs etc...) Et en particulier quelque chose de lié à la question du beau idéal.

Les personnages de Balzac ont bien un ancrage dans l'Histoire, mais le romancier voulait faire l'histoire des mœurs et des passions humaines dans la société du XIXe siècle avec pour seule loi de « tendre vers le beau idéal », ainsi qu'il le déclare dans l'« Avant propos » de la *Comédie humaine*.

Bien que Vautrin ou Rastignac dépendent des autres, bien qu'en eux l'homme intime et l'homme social soient reliés concrètement et témoignent de réalités sociales, ils restent divisés entre leur individualité et l'Histoire.

« de Proust à Jean Cayrol, de Joyce à Saul Bellow, le roman du XXe siècle présente le plus souvent des héros ayant à cœur non pas d'échapper au monde (ils en sont les victimes consentantes) mais de s'y soustraire : ils préfèrent réaliser secrètement l'intégrité de leur personne plutôt que de souscrire aux conventions et aux stéréotypes sociaux » 5Michel Zaraffa).

Aujourd'hui : une grande diversité d'approches

Aujourd'hui le héros romanesque est polymorphe. Il peut être plat, terne, gris, ou désinvolte, hautain, cavalier, soucieux, dandy ou en haillons. Il peut représenter un monde ou au contraire le renier, il peut en porter les traces ou se débattre plus ou moins lamentablement contre des circonstances ou des forces hostiles.

Il a une plus ou moins grande force pour peser de tout son poids de volonté sur le destin ou au contraire de s'y enliser. Il se heurte aux autres ou s'y associe. Il les combat ou les manipule.

Il y a donc plusieurs manières de configurer le héros. Il y a celui qui va vers son malheur, en toute inconscience ou en pleine conscience, (pathétique ou en martyr éblouissant).

Il y a le personnage épique capable de surmonter toutes les épreuves qui se présentent à lui. Et à l'intérieur de ces deux possibles, toutes les combinaisons, incertitudes, faillites, « relevailles ».

Il y a le héros qui transcende son espace et son époque et celui qui s'y soumet ou qui apprend à l'exploiter à son propre profit.

Il y a l'homme face à la mort, face à l'amour, à la terre, face à l'Histoire, - à la guerre - et face à lui-même. Il y a eu aussi un temps où l'homme se trouvait aussi face à son Dieu...

Dans le roman, parce que le personnage parle, le dialogue peut occuper une place importante. Il met en scène des rapports, des relations, donc des conflits.

Le personnage en question : la question de la création

De l'homme ondoyant et divers de Montaigne, on n'a jamais fait une créature bien construite, démontable pièce par pièce comme on le fait croire depuis que l'inconscient s'est imposé contre la raison et la conscience, au point de faire croire que l'homme n'est qu'inconscient.

Les personnages raisonnent, ont des idées claires et distinctes, font parfois ce qu'ils

veulent faire et agissent selon la logique,

Mais ils maîtrisent rarement toutes les situations, elles leur échappent souvent. Ils font face à l'aléa, à l'imprévu, à des conséquences inattendues de leurs décisions...

Une part de leurs actes ont des motifs qui leur échappent, surtout dans le roman moderne, mais la rationalité gouverne encore le récit et les personnages.

La logique humaine seule ne règle pas la destinée des héros de roman mais le roman ne saurait faire fonctionner de prétendues lois obscures de la vie véritable sans se détruire ou décourager les lecteurs.

Le roman : entre l'art et la vie



Mais le roman pose devant le lecteur une contradiction inhérente au genre : une forme d'impuissance où il est de rendre l'immense complexité de la vie qu'il a mission de peindre.

Et tout l'art du roman peut se définir dans cette perspective comme l'art de franchir cet obstacle, ou de le contourner...

Ou alors, il ne reste qu'à reconnaître franchement que les romanciers modernes ont été trop ambitieux de prétendre faire concurrence à la vie.

Ce qui serait une résignation.

Peut-être faut-il simplement admettre que l'art est, par définition, arbitraire et que, même en n'atteignant pas le réel dans toute sa complexité, il est tout de même possible d'atteindre des aspects de la vérité humaine, comme l'ont fait au théâtre les grands classiques.

Il faudrait reconnaître que l'art du roman est, avant tout, une transposition du réel et non une reproduction du réel, résolument impossible malgré les ambitions du réalisme.

Il est frappant que plus un écrivain s'efforce de ne rien sacrifier de la complexité vivante, et plus il donne l'impression de l'artifice. Qu'y a-t-il de moins naturel et de plus arbitraire que les associations d'idées dans le monologue intérieur ?

La mort du personnage ?

Au XXème siècle, si on peut parler de « mort du personnage », c'est en vertu d'un rapport de l'homme au monde qui n'est plus seulement *problématique* mais intégralement *tragique* :

devenues opaques sous le regard d'une conscience désassemblée, les choses ne présentent plus qu'un versant énigmatique. Le personnage s'y dissout.

Mais la condition de l'homme n'est intégralement tragique que dans une vision athée.

Dans une perspective chrétienne, la condition humaine est essentiellement dramatique. L'espérance chrétienne arrache au pessimisme intégral qui est le refuge de ceux qui n'ont pas ou refusent l'espérance proposée, autrement dit le salut, dans le langage religieux.

Faire de la condition humaine un « problème », c'est la ramener à une sorte de question à résoudre et c'est l'enfermer dans une sorte d'interrogation de type cérébral qui enlève aux personnages leur consistance et leur puissance.

La perspective des IO insiste sur la vision du monde et de la société que porte le personnage.

Nous sommes d'accord. Il serait donc de bon aloi d'éviter comme éternelle œuvre intégrale *l'Étranger* de Camus, éternellement ressassé.

Il témoigne simplement d'une époque où la condition humaine a été perçue comme intégralement tragique en la vidant du sens tragique qui gouvernait encore la tragédie grecque : une puissance aveugle, (le *fatum*...)

Ni l'univers extérieur, ni le monde intérieur ne sont inintelligibles, tout au contraire. Ils obéissent à des lois, et ces lois sont accessibles à la raison humaine, entendue dans un sens élargi.

Mais il y a une part structurelle d'inconnaissable, dans le monde comme dans l'homme. Elles font partie de la structure du monde, mais comme une partie.

Laissons parler les romanciers

On ne pense pas assez que le roman qui serre la réalité du plus près possible est déjà tout de même menteur par cela seulement que les héros s'expliquent et se racontent. Car, dans les vies les plus tourmentées, les paroles comptent peu. Le drame d'un être vivant se poursuit presque toujours et se dénoue dans le silence.

L'essentiel, dans la vie, n'est jamais exprimé.

Les grands romanciers nous fournissent ce que Paul Bourget, dans la préface d'un de ses premiers livres, appelait des planches d'anatomie morale. Aussi vivante que nous apparaisse une créature romanesque, il y a toujours en elle un sentiment, une passion que l'art du romancier hypertrophie pour que nous soyons mieux à même de l'étudier; aussi vivants que ces héros nous apparaissent, ils ont toujours une signification, leur destinée comporte une leçon, une morale s'en dégage qui ne se trouve jamais dans une destinée réelle toujours contradictoire et confuse.

Les héros des grands romanciers, même quand l'auteur, ne prétend rien prouver ni rien démontrer, détiennent une vérité qui peut n'être pas la même pour chacun de nous, mais qu'il appartient à chacun de nous de découvrir et de s'appliquer. Et c'est sans doute notre raison d'être, c'est ce qui légitime notre absurde et étrange métier que cette création d'un monde idéal grâce auquel les hommes vivants voient plus clair dans leur propre cœur et peuvent se témoigner les uns aux autres plus de compréhension et plus de pitié.

François Mauriac, *Le Romancier et ses personnages*, Le livre de poche, 1972 (édition R-A. Corrêa, 1933), p. 81 sq.